Ceux de l'aérostation

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

L'Officier de manœuvre a paré au plus pressé : ramener le ballon qui, à 1.200 mètres, se balance tranquillement, raidissant sous l'effort de sa force ascensionnelle le câble qui le relie au sol...

La tension indiquait 7 ; la météo donnait un vent de 5 mètres secondes. La journée s'annonçait belle. Le jeune observateur, le Lieutenant X..., aurait fait du bon travail. Il s'agissait de régler un tir de 155 long et depuis 15 minutes la voix calme de l'Officier annonçait régulièrement au téléphoniste les coordonnées des points d'impact, qu'il observait à l'aide de sa jumelle télémétrique.

Mais subitement le caporal téléphoniste qui se tient en permanence à l'arrivée du câble au treuil, un écouteur sur chaque oreille, et assure ainsi la liaison nacelle-terre, s'était tourné vers l'Officier de manœuvre et lui tendant l'appareil, s'était écrié rapidement :

— Mon Lieutenant, le Lieutenan X... vous demande !

Une brève conversation, rapide, hachée.

Les secondes comptent. La guerre est là avec tous ses dangers, et la mort aussi avec les avions ennemis.

— Vous êtes sûr que c'est un allemand... Alors je ramène.

.....

— Si, je ramène, c'est l'ordre.

.....

L'ATTENTE DE L'ATTAQUE

Là haut, l'observateur voulait continuer sa mission. Le tir était commencé, il fallait régler la batterie. Encore 5 minutes, peut-être. Et puis il n'était pas certain, après tout, que cet allemand lui en voulait à lui personnellement.

Et cependant il était bien faible en face de lui, bien mal placé pour se défendre, et bien gros aussi, tout à fait à point pour tomber en flammes dans 60 secondes.

Un instant le jeune officier regarda le vide, se rappela les récits des anciens, de ceux de l'autre guerre, de ceux qui avaient connu les débuts glorieux de l'Aviation et de l'Aérostation.

« Sauver d'abord les documents, se souvint-il, ce sont les instructions », et il saisit cahiers et cartes.

Puis attendre ! attendre l'attaque qui venait, foudroyante ! au fond de la nacelle, en se faisant tout petit : avec un peu de chance on pouvait sauver sa peau.

Se défendre ? A quoi bon ? Plus maintenant !

On n'abat plus à la carabine des bolides qui traversent l'espace à la vitesse d'un éclair !

Ce n'était pas à lui à se défendre ; mais en bas l'artillerie veillait. Déjà les coups secs des batteries de D.C.A. résonnaient tout proches, comme pour inspirer confiance, et l'avion ne suivait plus sa trajectoire rectiligne ; il montait, virait, piquait, se rapprochait cependant, mais toujours environné de mortels éclatements, flocons blancs semblables à des balles de coton qui s'ouvriraient soudain pour laisser échapper une mitraille cachée.

Le Lieutenant X... raisonna : si « l'autre » tombait, « lui » remonterait, reprendrait sa mission, ferait son devoir, ce devoir dont il lui semblait avec un serrement de cœur qu'il s'éloignait à mesure qu'il se rapprochait du sol.

Il faisait si bon en l'air, l'atmosphère était si calme, la visibilité si bonne !

Maintenant les mitrailleuses qui défendaient le terrain crépitaient. L'ennemi était entré dans leur champ de tir. Il arrivait comme une fusée. Encore 2 secondes, une peut-être, et ce serait la fin !

Les sifflements qui donnent la mort se firent entendre : un bruit sec, un brusque aursaut, l'officier se cramponne, vérifie dans un dernier geste instinctif les attaches de son parachute.

« Sautez, oui... à la rigueur, mais au dernier moment ! »

LE CHASSEUR CHASSÉ

Cependant son cœur bat violemment sous l'épaisse combinaison de cuir ; c'est sa première attaque. L'avion est passé à le toucher, plusieurs balles ont traversé le léger panier d'osier, un câble de suspension est coupé ; la nacelle déséquilibrée s'incline dangereusement sur le côté gauche.

« Courage, entend-il dans le casque téléphonique, on ramène, êtes-vous touché ? »

En bas les hommes ont frémi d'angoisse, cependant que le treuil haletait sous l'effort. L'attaque est passée, mais elle va reprendre ; combien de fois a-t-on ramené un ballon, avec le corps de l'observateur percé de balles et effondré dans la nacelle.

« L'animal, pense-t-il, il a voulu m'avoir. Raté, mais maintenant il va tirer avec balles incendiaires, le ballon est bon. Allons sautons !

L'image terrifiante des récits de son Commandant de Groupement, ancien « as » de guerre, aux sept descentes en parachute, lui reviennent brusquement en mémoire. Il évoque en une seconde les héros de l'autre guerre, ceux qui ont voulu accomplir leur mission jusqu'au bout, qui ont sauté trop tard et que leur ballon en feu a rattrapé et incendié, avec leur parachute, en plein ciel, alors qu'ils descendaient doucement vers la terre, se croyant déjà sauvés. L'homme flambait en pleine connaissance, et, privé de son soutien de toile, allait ensuite s'écraser au sol, comme si la mort voulait une deuxième fois s'assurer sa victime.

Encore un coup d'œil à l'avion qui revient subitement... fait un renversement et pique, pique, à fond, dans un bruit de moteur effrayant, vers les lignes ennemies.

En bas, les mitrailleuses le suivent. Aurait-il été touché ?

Mais voilà que dans un grondement d'enfer, avec une vitesse inouïe, trois éperviers d'acier ont foncé sur le chasseur devenue proie. Et celui-ci s'enfuit. Trois fuseaux d'acier ont pris en chasse l'assaillant. Ce sont eux qui, maintenant, auront la victoire ; ils la poursuivent, ils l'atteindront, sûrement ils l'atteindront !

VICTOIRE !

L'espoir a triomphé. Le Français a eu raison d'espérer et d'attendre. Une fois de plus le salut est venu de ses frères.

En bas l'équipe de manœuvre attend en bon ordre.

Un commandement retentit, joyeux :

« L'équipe de manœuvre aux cordes de manœuvre ».

« Tenez ferme ».

Puis, s'adressant au treuil :

« Au treuil, arrêtez ».

Le ballon n'est plus qu'à quelques mètres du sol ; 40 paires de bras vigoureux saisissent les suspentes qui entourent l'enveloppe et maintiennent solidement ses 1.000 mètres cubes ; il se balance mollement, comme étonné d'être si près de terre et de ne plus se sentir presque libre dans l'espace.

Le treuil docile stoppe ses moteurs ; le câble tout entier est inscrit sur ses tambours en spires régulières.

L'observateur saute avec souplesse de la nacelle.

— « On a eu chaud pour vous, mon Lieutenant », déclare le caporal téléphoniste.

Un pianton s'approche, joint les talons, salue :

« Mon Lieutenant, un radio pour vous ! »

Le Lieutenant Y... Commandant la patrouille de chasse de la 8e escadrille. Xe groupe. Xe escadre de chasse, à Monsieur l'Officier observateur du ballon de la 64e de la Cie...

« Avons rattrapé Messerschmitt au-dessus de W... Appareil abattu en flammes. Amicalement ».

Les regards se croisent ; les visages qui respirainent la joie d'être sauvés, d'avoir sauvé un ballon, s'immobilisent un instant. La mort s'est éloignée, oui, mais elle a frappé quand même. Dans le ciel bleu de France, les chasseurs Français ont fait leur devoir. C'est bien ainsi ! C'est ainsi qu'il fallait que ce soit !

Et le Lieutenant X... remonte en nacelle.

A. F.

RESPIRER par le NEZ c'est la SANTÉ
NASO VALDA
débouche et désoptise le nez
9399

UN ESPION ALLEMAND CONDAMNÉ EN SUISSE

Berne, 20. — Les Tribunaux de Bâle ont condamné à 3 mois de prison un Allemand de Francfort sous l'inculpation d'espionnage. Ce ressortissant allemand avait pour mission de venir à Bâle pour y rencontrer un espion venant de France et lui verser 10.000 francs suisses, mais ce dernier n'étant pas venu au rendez-vous, l'Allemand dépensa les 10.000 francs, pour son propre compte et en joyeuse compagnie à Bâle.

SOIGNEZ votre sang !
...et comme moi vous respirerez la JOIE DE VIVRE !
La plupart des maladies ont leur source dans l'impureté du sang. Un sang impur charrie des toxines, poisons naturels qui déterminent des malaises : maux d'estomac, constipation, rhumatismes et toutes les maladies de la peau n'ont pas d'autre cause qu'un sang vicié.
Gardez-vous donc un sang pur ! Pour cela, faites en toutes saisons, une cure de TISANE DES CHARTREUX DE DURBON. Puissant remède à base de plantes des Alpes cueillies et traitées en pleine montée de sève, il dépure et vivifie le sang et remet en bonne marche la machine humaine, d'où : santé, joie, activité.
21 Février 1939. "Depuis des années, j'étais fatigué, mon état général était très affaibli, je dormais mal. Mais depuis que je fais chaque saison une cure de votre Tisane des Chartreux de Durbon, mon état général est devenu très satisfaisant."
IGOULEN Jean, Rue du 15e Corps, MONTEUX (Vaucluse).
Attention ! La Tisane de Durbon est toute prête dans son flacon.
TISANE DES CHARTREUX DE DURBON
"la santé du sang"
Tisane, le flacon 17, Baume, le pot 10.60. Pilules, l'étui 10. — Préparés par les Laboratoires J. BERTHIER, à Grenoble.

LA SEMAINE BELGE

DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER

Bruxelles, 19. — Toute la semaine a été dominée, écrasée par le sentiment d'angoisse de désillusion et de désolation causé dans la population par le crime abominable commis par la Russie des Soviets, en Finlande.

Nation de proie ! Cette expression de Jean JAURES s'applique aux Soviets et les marque d'une flétrissure ineffaçable.

L'ours russe entre ses griffes dans la chair sanglante du peuple finlandais.

Churchill aurait-il donc raison ? Les petits peuples seront-ils mangés les uns après les autres ? Après les Tchèques et les Polonais, les Finlandais qui succombent couverts de gloire après une résistance héroïque à l'agression sauvage d'un ennemi supérieur en nombre et en armes.

En sera-t-il donc toujours ainsi ?

La violence imposera-t-elle toujours sa loi inique et cruelle ?

Une leçon qui ne sera pas perdue

Il apparaît bien aux peuples neutres que seule la victoire franco-britannique peut les délivrer de l'agression, mais il doit leur apparaître aussi qu'ils ne se protégeront pas en se retranchant chacun dans son égoïsme et dans sa peur.

A peine la Suède et la Norvège sous la menace de l'Allemagne, comme l'a dit le ministre norvégien KOHT, avaient-elles refusé le passage au corps de secours alliés et permis ainsi l'effondrement de la Finlande, qu'on parlait d'une entente défensive scandinave. Qu'attendaient donc les Nordiques pour la faire ? Que l'un d'eux soit affaibli et dépecé ?

Du moment où les secours en hommes ne pouvaient atteindre la Finlande, ce pays courageux, exemple immortel d'union civique devant l'étranger, devait se soumettre à un traité de paix odieux.

J'ai cité naguère, ici-même l'opinion du critique militaire belge, le colonel ROQUETTE. Il soutenait que si les Alliés n'envoyaient pas, dès le début de l'agression, leur flotte de guerre à Petsamo, la Finlande qu'on ne pouvait secourir à travers des pays neutres, était perdue.

La Suède et la Novége n'ont pas voulu que leurs pays devinssent le théâtre de la guerre européenne, la France et la Grande-Bretagne n'ont pas voulu les y forcer. L'avenir dira à la Scandinavie si la poussée du bolchevisme ne les menace pas d'un pire destin.

Quoi qu'il en soit, la leçon ne sera pas perdue pour la Belgique.

Si l'Allemagne attaque la Hollande, la Belgique prendra fait et cause pour sa voisine et amie du Nord et appellera, en cas d'agression, la France et l'Angleterre à son secours. La Finlande isolée et éloignée de ses amis n'avait pas cette possibilité de défense rapide et totale.

Puisse la défaite de l'Allemagne et de la Russie lui apporter réparation et donner aux petits peuples la sécurité et aux grands la paix durable.

Encore les pays neutres, en observant les règles de la neutralité, ne doivent-ils pas favoriser les agresseurs. Sinon, ils prolongent la guerre et enlèvent des chances à ceux-là mêmes, France et Angleterre, qui doivent les délivrer du cauchemar.

La cause de la Justice

La justice de la cause franco-britannique, M. Paul TSCHOFFEN, ancien ministre catholique des colonies, l'a affirmée avec éloquence devant un congrès de la Ligue des Travailleurs chrétiens :

« Cette cause de la justice est la nôtre, a-t-il dit : entre ceux qui imposent la guerre et ceux qui oppriment la liberté et ceux qui la défendent, entre ceux qui luttent pour que règne une juste paix et ceux qui n'emploient le temps de paix que pour préparer une injuste guerre, entre ceux qui se battent pour le respect des engagements pris et ceux qui font entrer la violation de la parole donnée dans les frais généraux de leur politique et, pour tout dire d'un mot, entre l'innocence et le crime, les esprits libres que nous sommes, les consciences droites que nous voulons être, ont le devoir de choisir ».

Pour que le droit prime la force, il faudra bien que le monde revienne à la sécurité collective des peuples associés, telle fut sa conclusion.

Pour la liberté

Les amis de la revue « Le Flambeau », que le gouvernement a autorisé à reparaître, se sont réunis en un banquet, le banquet de la liberté !

De nombreux discours y ont été prononcés et l'on a applaudi la déclaration de M. Henri ROLIN, professeur de l'Université de Bruxelles et sénateur socialiste : « **La liberté est un bien préférable encore à la neutralité et à la paix** ».

M. BARZIN, professeur à l'Université et directeur du « Flambeau » avec M. GRÉGOIRE, a terminé comme suit son discours :

« Nous revendiquons une liberté de la presse complète. Nous avons le droit de dire que nous estimons que les institutions nationales-socialistes et communistes — si nous les transportons en Belgique, car nous ne nous arrogeons pas le droit de les critiquer dans leur pays d'origine — avilissent la condition humaine. Le droit de dire aussi que le jour où l'Allemagne devient trop puissante, l'équilibre de l'Europe est rompu. Nous revendiquons le droit de dire que **nous nous rangeons du côté des pays qui, tels que la France et l'Angleterre, s'opposent à un développement excessif de la puissance allemande.** Nous avons le droit de dire que le sort de notre pays se joue dans cette lutte. On ne peut pas nous reprocher de prendre parti moralement. **D'un côté, il y a les peuples qui essaient de libérer. De l'autre côté, il y a les peuples qui asservissent** ».

En voulez-vous... ?

En voulez-vous des centenaires ? Il y a en Belgique 37 centenaires jouissant de la pension de vieillesse.

Un de 105, quatre de 104, trois de 103, cinq de 102.

Sans compter les centenaires qui ne touchent pas la pension de l'Etat...

Pierre CLEMENT.

MESDAMES. — Pour vos RIDEAUX teintez ou crêmez-les avec « CRÊM' RIDEAU », ils seront comme neufs. S'emploie aussi avantageusement pour vos lingeries dans tous coloris.
Exigez « CRÊM' RIDEAU » de votre fournisseur, droguiste, etc. Gros : Ets 188, rue de l'Epeule, ROUBAIX, et Ets SACAD, 56, rue de Douai, LILLE.
8303

« Il ne reste plus le moindre doute sur la fermeté des Alliés »...

...écrit la presse britannique après le débat aux Communes et les déclarations de M. Chamberlain

Londres, 20. — Si, à la suite des événements de Finlande, on pouvait relever dans la presse anglaise de la semaine dernière un certain découragement, le débat d'hier au Parlement — un des plus importants de la présente session parlementaire, disent les commentateurs — démontre clairement qu'il ne s'agissait que d'une émotion passagère et il n'en reste plus le moindre doute sur la fermeté de la politique des Alliés et sur la résolution du peuple britannique.

Tel est le commentaire des journaux londoniens de ce matin, revigoré par les deux discours de M. Chamberlain. L'effort national a été discuté sur le plan national, et avec un seul but en vue : le renforcer dans son ensemble.

Le débat prouve que les représentants du peuple britannique sont plus unis que jamais dans leur haine de la domination allemande et dans leur détermination d'aider les pays qui s'aideront d'eux-mêmes à la renverser.

Approbation également du conservateur « **Daily Telegraph and Morning Post** » :

« M. Chamberlain, écrit-il en substance, avait beaucoup à dire qui n'avait pas encore été révélé au public et les nouveaux faits sont d'une grande importance. Ils ne constituent pas seulement une forte défense du Gouvernement. Ce que la Chambre a le plus apprécié, à juste titre, tout comme l'appréciera le public, c'est la preuve que le Gouvernement est prêt à prendre de graves décisions et à agir vigoureusement et sur une grande échelle. »

Le « Daily Mail » tient aussi, de son côté, à souligner que la Grande-Bretagne et la France n'ont rien a se reprocher dans l'échec de leurs efforts pour sauver les Finlandais.

Par ailleurs, l'organe de Lord Rothermere adresse quelques critiques au Gouvernement « qui n'est pas encore un Cabinet de guerre, au sens strict du terme ».

On relèvera d'ailleurs les mêmes critiques, le même reproche dans la presse de gauche. Ce qu'il faut au peuple britannique, écrit le « *News Chronicle* » dans son éditorial, c'est une bonne dose de réconfortant. Plus d'action, redonnerait du cœur à notre peuple et rassurerait les neutres, qui doutent.

PAS DE POISONS DANS VOS REINS PAS DE MAL DE DOS
Si vos reins ne rejettent pas par jour environ 1500 grs d'urine et de résidus toxiques, les 24 kilomètres de tubes urinaires et les filtres microscopiques de vos reins sont bouchés par les déchets toxiques. Ainsi augmente le danger d'un empoisonnement par les acides.
Cet état d'acidité dû aux mauvaises fonctions des reins est un signal d'alerme et peut être le début d'un violent mal de dos, de troubles urinaires, douleurs dans les membres, perte d'énergie, lumbago, enflure des chevilles et sous les yeux, rhumatisme, vertiges.
La plupart des personnes surveillent leurs intestins, longs de 8 mètres, et négligent les 24 kilomètres de tubes urinaires. S'ils sont bouchés par les poisons non éliminés vous pouvez être malade pendant des mois ! Ne courez pas ce risque !
Assurez-vous que vos reins éliminent 2 litre 1/2 par jour en prenant des PILULES FOSTER.
Dès aujourd'hui, demandez-les. Elles sont employées avec succès par des millions de personnes. Elles vous soulageront rapidement. Exigez les Pilules Foster.
9405

Déclarations de Lord Halifax à la Chambre des Lords

« Nous ne serons pas détournés de notre but principal par la crainte de porter atteinte à nos relations avec l'Union Soviétique »

Londres, 20. — Au cours du débat d'hier à la Chambre des lords, lord Halifax a déclaré :

« La Chambre peut tenir pour bien certain que nous ne serons pas détournés de notre but principal qui est la défaite de l'Allemagne, par la crainte qu'un acte quelconque de notre part puisse porter atteinte à nos relations avec l'Union Soviétique. »

Rappelant les déclarations de M. Chamberlain, le ministre des Affaires étrangères déclare que le Gouvernement britannique doit réserver sa décision en ce qui concerne l'interprétation que la Suède et la Norvège ont appliquée à leurs obligations de membres de la S. D. N.

« Le Gouvernement britannique ss rend parfaitement compte de la situation des pays qui sont maintenant exposés à la menace de la force. Nous comprenons leur désir de rester neutres, mais néanmoins, je pense que nous avons le droit de demander aux peuples qui sont libres, qui désirent être libres, d'examiner soigneusement leur situation d'aujourd'hui. »

Enfin, faisant allusion aux buts de paix, le Ministre déclare :

Nos buts ne comprennent pas celui de détruire l'Allemagne ni celui de rechercher une paix vengeresse, mais notre but est celui de nous assurer que la liberté, autant que nous pourrons le faire, soit rendue aux peuples qui en ont été privés et de convaincre l'Allemagne qu'elle n'a pas le droit d'exercer sa souveraineté par-dessus la loi morale (Acclamations).

Constipation : prendre au repas du soir un GRAIN de VALS
9340

Londres a répondu à la note italienne de protestation contre le blocus

Londres, 20. — Le gouvernement britannique a maintenant répondu à la note italienne de protestation dans laquelle étaient soulevées les différentes questions de guerre économique et de la contrebande.

L'Italie avait également soulevé laquestion du charbon allemand, mais cette question a été déjà réglée.

DES ESPIONS ALLEMANDS travaillent sur la côte Est de l'Angleterre

d'où ils transmettent les heures de départ des navires

Le colonel H.-P. BURLON, député de **Sudbury** (Suffolk), croit que des informations données à l'ennemi par des étrangers résidant sur la côte est de l'Angleterre, ont eu pour conséquence plusieurs des récentes attaques contre des navires britanniques en Mer du Nord.

Les heures de départ des navires ont été communiquées, de sorte qu'ils purent être attaqués dès leur sortie des ports.

Durant le débat sur la navigation à la Chambre des Communes, le colonel BURLON a demandé notamment l'expulsion des étrangers résidant à **Hull**.

DANS LA RÉGION

DÉCHÉANCE DE CONSEILLERS COMMUNISTES DU PAS-DE-CALAIS

Par arrêté du Conseil de Préfecture interdépartemental du **Nord** et du **Pas-de-Calais** en date du 18 mars 1940, ont été déchus de leur mandat de conseiller municipal de **Drouvin-le-Marais** : MM. Moitel Gaston et Descamps Abel.

Bouvigny-Boyeffles : MM. Lherbier Marcel et Patout Maurice.

DÉCHÉANCE DE CONSEILLERS MUNICIPAUX DANS LA SOMME

Le Conseil interdépartemental de préfecture vient de constater la déchéance de MM. Henri Boulanger, Maurice Deleau et Gustave Robillard, conseillers municipaux communistes de **Salouel**.

DANS L'ENSEIGNEMENT

Ecole Polytechnique Concours de 1940

Les candidats au concours d'admission à l'Ecole Polytechnique peuvent prendre connaissance à la Préfecture du Nord, rue Jacquemars-Giélée (1re division, 3e bureau), de l'Instructoin ministérielle relative à l'entrée à l'Ecole Polytechnique des candidats nommés élèves de l'Ecole à la suite du concours de 1940.

Méfiez-vous d'une toux bénigne
elle peut être le commencement d'une maladie sévère
C'est pour cela que les médecins qui ont marqué une préférence pour le Sirop Rami, contre la toux et les infections grippales, depuis l'époque de Pasteur, le recommandent tout particulièrement aujourd'hui pour les enfants comme pour les adultes.
A base de Bromoforme — le spécifique contre la toux le plus puissant — le Sirop Rami arrête la toux en 24 heures. Cette préparation se distingue des médicaments courants, en ce que son action ne s'arrête pas avec la toux qui n'est qu'un symptôme. En effet, l'action du Bromoforme étant renforcée par une association d'autres spécifiques anti-infectieux, elle s'étend sur les organes respiratoires — trachée, bronches et alvéoles pulmonaires — qui sont libérés des microbes et des sécrétions morbides.
Voici ce que nous écrit Madame A. DINO, Chemin du Bas-Gagny, Boissy-St-Léger :
"Ayant quitté Paris au commencement de la guerre avec ma fille, j'avais suivi le conseil de ma mère et emporté un flacon de Sirop Rami. Bien m'en a pris, car au premier jour de froid ma fille s'est mise à tousser terriblement. En 24 heures, le Sirop Rami avait arrêté net sa toux et la fièvre avait disparu."
N'hésitez pas, achetez aujourd'hui même, chez votre pharmacien, une bouteille de Sirop Rami. Le grand flacon, 14 fr. 10.
9450

NOS CONTES

Tu es venue

Mme Antoinette Farge était une personne importante. Elle l'avait prouvé dès son plus bas âge. Enfant unique et vivement souhaitée de parents riches et bons, elle avait grandi parmi la tendresse, la sollicitude et l'admiration. Cette admiration, elle la méritait. Elle était sage, intelligente, studieuse. Son institutrice, ainsi que les professeurs du lycée dont elle suivit les classes, vantaient ses vertus et ses facultés intellectuelles. Elle eut toujours tous les prix et fut presque prise en horreur par ses petites camarades à force de leur être donnée en exemple.

Antoinette passa son baccalauréat avec une dispense d'âge, fit son droit d'une façon étinceilante, se maria.

Pourquoi, belle, riche, cultivée, ambitieuse sans doute, épousa-t-elle Albéric Farge ? Personne ne le comprit tout d'abord et lui moins que tout autre, ahuri et émerveillé d'avoir été choisi par la brillante Antoinette parmi tant de prétendants à sa blanche et forte petite main.

— *Un tourbillon se précipita dans la pièce, un coup de feu claqua...*

Albéric n'avait pas d'illusions sur lui-même. Il était mince et brun, de taille moyenne, d'aspect effacé ; il avait succédé à son père dans la direction d'une entreprise industrielle considérable qui rapportait beaucoup d'argent mais aucune notoriété ; il n'avait ni l'esprit de repartie, ni celui de dire des rosseries, ni celui de se faire valoir. Il songeait de lui-même : « Je suis un terne ». Et c'était vrai.

Albéric aima pour la première fois de sa vie quand il rencontra dans le monde l'imposante jeune fille blonde, à la taille parfaite, au visage régulier, aux grands yeux noirs assurés, qui se nommait alors Antoinette Lapray. Il aima et souffrit. Elle ne l'aimerait jamais. Qu'était-il auprès d'elle ? Il ne put s'empêcher toutefois, avec une hésitation timide, de laisser transparaître ses sentiments. Son étonnement passa encore sa joie quand il dut se rendre compte, à n'en pouvoir douter, qu'Antoinette accueillait favorablement les allusions, d'abord lointaines, puis plus précises qu'il faisait à son amour. Enhardi, il osa demander à la jeune fille de l'épouser. Elle dit oui.

Dans les années qui suivirent le mariage, Albéric Farge comprit peu à peu, avec consternation, pourquoi Antoinette l'avait pris pour époux. Antoinette était devenue membre de plusieurs « œuvres » philanthropiques ou sociales, elle présidait une société de « redressement moral », elle faisait des conférences, écoutées, car elle était éloquente ; elle parlait fréquemment à la radio ; elle dictait d'innombrables lettres, en recevait autant qu'un ministre et donnait audience, trois fois par semaine, à quantité de gens de toutes sortes. Tout cela avec méthode, précision et énergie. Aucune femme et très peu d'hommes eussent pu déployer une activité aussi efficace, car le nom d'Antoinette Farge était devenu notoire et les œuvres dont elle s'occupait prospéralent.

Cependant, Albéric Farge était consterné. Il n'avait exactement rien à reprocher à Antoinette, car elle se montrait bonne épouse et dirigeait parfaitement sa maison. Il constatait toutes ses éminentes qualités mais il se disait : « C'est précisément parce qu'elle est supérieure qu'elle m'a épousé me jugeant inférieur. Elle a pensé que je ne générais pas son ambition. Cela m'est égal qu'elle ait toute l'importance et que moi, sauf pour la fabrique, je ne compte pas. Mais tout de même je suis malheureux, car, pour elle au moins, je voudrais compter. Je l'aime ; tel que je me connais, je n'aimerai jamais qu'elle et je suis à peu près sûr qu'elle ne m'aime pas du tout. Je ne compte pas, c'est affreux ! Et comment savoir ?... »

Pendant des mois, Albéric médita sur ce pénible problème qui s'imposa de plus en plus, jusqu'à lui causer une souffrance constante et exaspérée. Une idée lui vint : il la repoussa comme honteuse ; elle revint, tremblant de son audace il l'adopta.

Albéric Farge avait une secrétaire de confiance. C'était une personne d'âge mûr, angileuse, grisonnante, coupe-rosée, aux lunettes d'or sur un nez pointu. Elle avait été jadis l'institutrice d'Albéric, puis M. Farge, le père, l'avait prise dans ses bureaux. Depuis, elle y était restée, toute dévouée aux Farge, surtout à Albéric.

Dès qu'il eut adopté son idée Albéric commença à la mettre à exécution avec une hâte fébrile. Il parcourut divers quartiers de Paris, cherchant un petit rez-de-chaussée avec fenêtre sur la rue. Il le trouva près de l'Observatoire, le loua, le meubla sommairement, notamment d'une table et d'une machine à écrire. Sur cette machine, il tapa de son mieux la lettre suivante :

« Votre mari, que vous négligez, se console avec une dactylo... le lundi, le mercredi et le vendredi, de 4 à 6. Allez vérifier ; voici l'adresse : c'est au rez-de-chaussée. »

Il indiqua la rue et le numéro, signa « un ami », et adressa l'enveloppe à Mme Antoinette Farge, avec la mention « Personnel ». Puis il sortit et, tremblant de son audace, mit la lettre à la poste. Ensuite il regagna sa fabrique et dit à sa secrétaire :

— Mademoiselle Alice, j'ai un important courrier à vous dicter ces jours-ci. Ici, je ne suis pas tranquille pour travailler. J'ai loué un bureau, où je vous prie, jusqu'à nouvel ordre, de venir trois fois par semaine, de 3 heures à 6 heures. Je viendrai vous prendre ici, demain après-midi et nous irons ensemble.

Si Mlle Alice fut étonnée, elle ne le montra pas.

— Bien, monsieur, dit-elle avec obéissance.

Le lendemain était un mercredi. A 4 heures, Albéric et sa secrétaire se trouvaient dans le rez-de-chaussée. Mlle Alice tapait les longues lettres un peu incohérentes que dictait Albéric. Celui-ci, nerveux, se tenait derrière la fenêtre fermée, regardant à travers les rideaux et murmurant de temps à autre : « Elle ne viendra pas », à l'étonnement de Mlle Alice. Le temps passait.

Soudain, Albéric sursauta et cria : « La voilà ! » Un taxi s'arrêtait dans la rue. Une tête de femme paraissait à la portière, regardait la maison.

— Elle entre ! cria Albéric.

Une minute passa. On frappa violemment à la porte. Mlle Alice se dressa devant sa machine. Albéric hésita un instant, puis ouvrit.

Un tourbillon se précipita dans la pièce : un coup de feu claqua, n'atteignant personne.

Puis Antoinette Farge s'arrêta stupéfaite, regardant Mlle Alice devant sa machine.

— Que faites-vous là ? bégaya-t-elle.

— Mais nous travaillons, madame, dit la secrétaire.

— Tu es venue, Antoinette ! criait Albéric, ivre de joie. La lettre anonyme, c'était moi ! Je voulais voir si tu étais jalouse ! Si tu m'aimais !...

— Mais c'était très dangereux, protesta Mlle Alice.

Antoinette eut un rire nerveux puis éclata en sanglots. Son mari la serra dans ses bras.

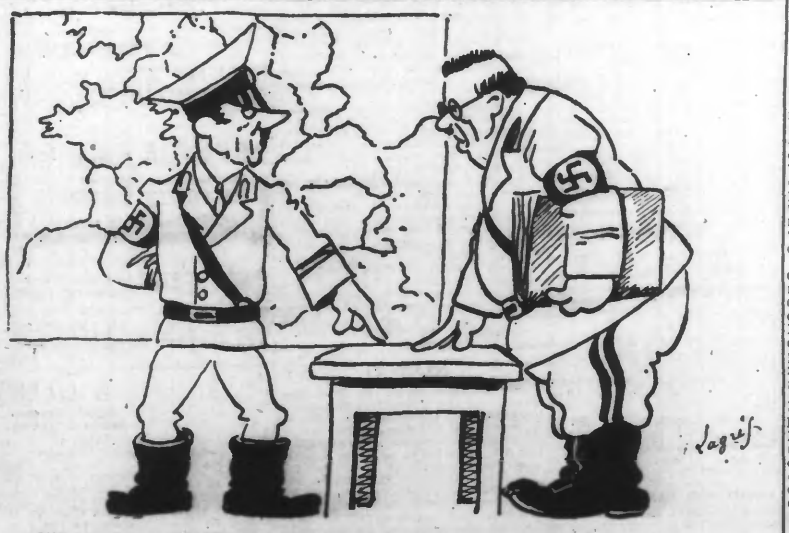
— Tu es venue ! Tu es venue Antoinette ! Tu m'as tiré un coup de revolver ! Toi !... Et tu pleures ! Et tu pleures !... Comme je suis heureux !

— Idiot ! dit Antoinette avec un accent de tendresse qu'il ne lui avait jamais entendu.

Frédéric BOUTET.

MALADRESSE OU RUSE ?

EN TOUT CAS, CE JEUNE « TOMMY » EST BIEN PRIS PAR L'HAMEÇON DE LA PÊCHEUSE. (Photo Nyt - 65.131).



— *L'heure est venue pour la guerre totale ; si je ne la gagne pas, je veux être pendu !...*
— *C'est une bonne idée, Excellence !*